

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville . . . \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

12eme. ANNEE No 198

OTTAWA, MERCREDI 23 SEPTEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

La vraie Russie

Par UN RUSSE

En France, aussi bien qu'en Russie, on dit et l'on publie beaucoup de choses sur l'amitié qui unit les deux grandes nations. Cependant, connaît-on la Russie, en France? Tel est le doute qui s'impose à chaque Russe, quand il lit les journaux français; et ce doute lui est d'autant plus pénible qu'il se trouve être plus dévoué à la France. Du reste, comment les Français pourraient-ils connaître ce grand peuple ami, séparé d'eux par une nation ennemie? Ils n'ont pas l'occasion de se heurter souvent à nous. Là, dans ce vaste et tumultueux Paris, ils ne rencontrent qu'un très petit nombre de nos concitoyens, et ceux-ci ne peuvent, par leurs opinions et leurs sentiments représenter avec une complète exactitude les véritables dispositions de la société russe. Les spécimens qu'on rencontre à Paris ne nous font pas toujours honneur et si l'on voit souvent figurer des Russes dans les romans français, ces personnages ont toujours quelque chose d'incohérent, de bizarre. Les Français ne peuvent donc nous connaître que d'après notre littérature, et d'après ce qu'écrivent et publient leurs correspondants, c'est à dire des Français qui adoptent souvent des pseudonymes russes ce qui ne leur facilite pas le moyen de connaître notre pays, notre caractère national, nos goûts, nos penchants, en un mot, tout ce qui compose notre être moral. Lisez les articles qu'on publie en France sur la Russie. Est-ce qu'ils peuvent vous faire connaître la nation russe, le caractère exact, les sentiments véritables du peuple habitant un aussi immense espace? Non! ce qu'on nous apprend, ce sont des faits purement politiques, ou les plus insignifiants détails relatifs à la vie quotidienne de notre famille impériale; ou bien l'on vous dit que dans un tel ou tel théâtre on jouera telle ou telle pièce, et ces faits mêmes sont inventés par des correspondants siégeant à Paris. Ainsi nous autres, Pétersbourgeois, apprenons avec stupefaction que dans le jardin de Krastovsky, cabaret du plus bas étage, on chantera l'opéra Snegourka, de notre célèbre compositeur Dargomjzky, tandis qu'on ne chante jamais d'opéra à Krastovsky, mais on y a, en effet, exécuté Snegourka, de notre dramaturge Ostrowsky, dont les pièces passent pour classiques dans notre répertoire. Sans doute ces faits sont de bien peu d'importance, mais ils ont cependant une portée dans la plupart des correspondances, on trouve ainsi des récits étranges, peu vraisemblables, purement barres ou même absurdes, mais sur le compte de la Russie, et les lecteurs sont obligés d'y croire, parce qu'il n'est pas de raisons de faire autrement.

On pourrait s'attendre à ce que notre littérature, dont les chefs d'œuvre sont traduits en français, fit mieux connaître notre caractère national; mais hélas! cela doit être regardé comme un rêve qui jamais ne se pourra réaliser. Les auteurs les plus traduits sont le comte Léon Tolstoï, Tourguénief et Dostoïevsky. Le premier, dont le génie vigoureux nous a donné la Guerre et la Paix, Anna Karenina, décrit notre haute société, nos classes supérieures, mais non le peuple. Toutfois, la profonde connaissance de la vie, du cœur humain, de toutes les passions propres à notre pauvre nature humaine, l'analyse subtile des mouvements de l'âme les moins accessibles, les tableaux poétiques sentis, tout cela nous charme dans Tolstoï, malgré son style souvent un peu cru, mais toujours ferme, original, énergique, qui, du premier coup, fait reconnaître la main du maître.

Tourguénief poète, sachant émouvoir notre âme par la beauté des tableaux tracés, par la délicatesse des sentiments décrits, par je ne sais quoi de tendre, d'humain, qui pénètre toutes ses œuvres, et enfin, Dostoïevsky, ce pathologue de l'âme humaine, psychologue implacable,

peintre de nos maladies morales, tous ces héros de nos gloires littéraires ne peuvent donner une idée de notre société contemporaine. Tourguénief et Dostoïevsky morts, Tolstoï absorbé par ses idées philosophiques appartenant, chez nous, au monde qui s'en va. Il ne sont pas de notre génération, ils ont été élevés dans d'autres principes, dans d'autres goûts (hélas! peut-être meilleurs que les nôtres), la société contemporaine leur resterait étrangère et leur semblerait étrange. Ils ont été des idéologues, des rêveurs, aspirant à quelque chose d'inconnu, et laissant supposer que quelque chose s'est accompli, mais ils ne se soucient pas de ce que nous représentons par nous-mêmes, de ce qui est attaché au fond de notre être moral. Cela ne les regarde pas; ce qui les intéresse est tout extérieur, et quand, par hasard, ils font attention à tel ou tel événement de notre vie sociale, cet événement leur semble parfois étrange et les choque, car jamais ils ne se sont donné la peine d'approfondir le caractère national russe, à quoi il aspire et ce qu'il représente moralement dans la vie générale du progrès européen. Tout cela ne les intéresse pas. Ils voient en nous une force armée, des millions de balonnettes propres en cas de besoin, à se dresser sur la frontière allemande. Voilà pourquoi, dans les clameurs enthousiastes qui saluent notre pavillon en France, dans les articles de nos fervents partisans de l'alliance franco-russe, on entend involontairement quelque chose de caché, de peu cordial. On sent que s'il survient un cas malheureux où les intérêts mutuels des deux grandes nations vissent à se heurter, le choc pourrait renverser toute l'édifice cultivé des deux côtés avec tant de soin. Nous pourrions redevenir d'un coup des Barbares, des Asiatiques, menaçant la civilisation européenne, des hordes conquérantes qui, dans leur marche, de l'ouest à l'est, peuvent changer l'aspect de l'Europe en une masse de ruines fumantes, envahies. A l'instant surviendraient les questions polonaise et juive, et le monde entier se déchainerait contre nous, oppresseurs des races supérieures; tous les moyens seraient bon pour écraser le monstre aveugle.

Les motifs sur lesquels repose l'amitié française sont donc purement politiques, c'est à dire ceux qui sont les moins fermes. La position politique varie chaque jour chaque heure; un accident imprévu peut bouleverser toutes les combinaisons, quand les combinaisons sont basées sur la politique. Alors, il est facile de comprendre d'où vient cette ignorance de nos mœurs, de nos coutumes, de notre caractère national. On se soucie peu de tout cela. Ce qu'il vous faut, c'est que notre gouvernement, au besoin indépendant de la volonté du peuple, vous favorise, vous promette son appui. A quoi bon le reste? Nous sommes les petits fils de la civilisation, quelque chose de bizarre, d'asiatique, qu'on peut regarder avec ébahissement; ce n'est pas un rôle bien flatteur. On ne le dit pas tout haut, mais cela se sent même dans les éloges qui nous sont adressés.

Cet état de choses est bien triste pour nous autres Russes, tandis que nos sympathies pour la France vont à la France entière, quelle que soit sa forme de gouvernement, à son peuple chevaleresque, facile à s'émouvoir, mais toujours noble dans ses empportements; nous lui vouons une amitié nullement politique, mais une amitié bien sincère, bien profonde, que ne peuvent détruire ni les orages politiques, ni les calamités qu'on répand en France sur notre compte.

Quant à la manière dont cet amour désintéressé de la Russie slave pour le peuple français a pu naître et se développer historiquement, nous nous proposons de le dire dans les chapitres suivants.

(A continuer)

Deux amis se rencontrent à Luchon.

— Qu'est-ce que fait ton fils, à présent?

— Toujours la même chose: le désespoir de sa famille!

influents en ont déjà deux: un dernier avertissement leur rendrait en effet, l'existence impossible.

On ne peut pas supposer que des Français inventent des faits nouveaux en connaissance de cause, comme le font les Anglais et les Allemands. Je crois qu'ils sont de bonne foi, en écrivant leurs articles mais leur erreur ne peut être expliquée que d'une manière unique: dans leurs écrits, ils poursuivent un but purement politique, et le côté social et moral de notre existence leur échappe. Voilà d'où provient leur aveuglement. Ils ne s'occupent que de notre vie politique; elle seule est digne certaine valeur à leurs yeux, et ils ne se soucient pas de ce que nous représentons par nous-mêmes, de ce qui est attaché au fond de notre être moral. Cela ne les regarde pas; ce qui les intéresse est tout extérieur, et quand, par hasard, ils font attention à tel ou tel événement de notre vie sociale, cet événement leur semble parfois étrange et les choque, car jamais ils ne se sont donné la peine d'approfondir le caractère national russe, à quoi il aspire et ce qu'il représente moralement dans la vie générale du progrès européen. Tout cela ne les intéresse pas. Ils voient en nous une force armée, des millions de balonnettes propres en cas de besoin, à se dresser sur la frontière allemande. Voilà pourquoi, dans les clameurs enthousiastes qui saluent notre pavillon en France, dans les articles de nos fervents partisans de l'alliance franco-russe, on entend involontairement quelque chose de caché, de peu cordial. On sent que s'il survient un cas malheureux où les intérêts mutuels des deux grandes nations vissent à se heurter, le choc pourrait renverser toute l'édifice cultivé des deux côtés avec tant de soin. Nous pourrions redevenir d'un coup des Barbares, des Asiatiques, menaçant la civilisation européenne, des hordes conquérantes qui, dans leur marche, de l'ouest à l'est, peuvent changer l'aspect de l'Europe en une masse de ruines fumantes, envahies. A l'instant surviendraient les questions polonaise et juive, et le monde entier se déchainerait contre nous, oppresseurs des races supérieures; tous les moyens seraient bon pour écraser le monstre aveugle.

Les motifs sur lesquels repose l'amitié française sont donc purement politiques, c'est à dire ceux qui sont les moins fermes. La position politique varie chaque jour chaque heure; un accident imprévu peut bouleverser toutes les combinaisons, quand les combinaisons sont basées sur la politique. Alors, il est facile de comprendre d'où vient cette ignorance de nos mœurs, de nos coutumes, de notre caractère national. On se soucie peu de tout cela. Ce qu'il vous faut, c'est que notre gouvernement, au besoin indépendant de la volonté du peuple, vous favorise, vous promette son appui. A quoi bon le reste? Nous sommes les petits fils de la civilisation, quelque chose de bizarre, d'asiatique, qu'on peut regarder avec ébahissement; ce n'est pas un rôle bien flatteur. On ne le dit pas tout haut, mais cela se sent même dans les éloges qui nous sont adressés.

Cet état de choses est bien triste pour nous autres Russes, tandis que nos sympathies pour la France vont à la France entière, quelle que soit sa forme de gouvernement, à son peuple chevaleresque, facile à s'émouvoir, mais toujours noble dans ses empportements; nous lui vouons une amitié nullement politique, mais une amitié bien sincère, bien profonde, que ne peuvent détruire ni les orages politiques, ni les calamités qu'on répand en France sur notre compte.

Quant à la manière dont cet amour désintéressé de la Russie slave pour le peuple français a pu naître et se développer historiquement, nous nous proposons de le dire dans les chapitres suivants.

(A continuer)

Deux amis se rencontrent à Luchon.

— Qu'est-ce que fait ton fils, à présent?

— Toujours la même chose: le désespoir de sa famille!

Le suicide de Balmaceda

Le Herald de New York publie une nouvelle dépêche du Chili qui met fin aux diverses versions en circulation sur le sort de l'ex-président Balmaceda. Suivant le dernier récit venu de Valparaiso, Balmaceda avait été recueilli, déguisé en matelot, à bord du croiseur San Francisco, de la marine des Etats Unis, par l'amiral Brown. Mais cette histoire, paraît-il, était une pure invention, et le correspondant de l'Herald s'en excuse par le fait que l'événement qu'il rapportait était la copie de Valparaiso au moment où il écrivait, et qu'il n'y avait pas eu de possibilité d'en vérifier personnellement l'exactitude.

Quoi qu'il en soit, voici l'événement du suicide de Balmaceda, tel qu'il est rapporté aujourd'hui, apparemment sans doute possible.

Balmaceda, après avoir échoué dans une première tentative d'évasion, était rentré à Santiago et avait trouvé asile à la légation de la République Argentine, où il est resté depuis à l'insu du monde. Hormis pour le ministre, M. Urruburu, et une autre personne dévouée, qu'on ne désigne pas, le plus strict incognito a été rigoureusement gardé. A plusieurs reprises des plans d'évasion avaient été étudiés, sans qu'aucun moyen pratique eût été arrêté. Vendredi soir, M. Urruburu avait été au théâtre. En rentrant à la légation, il eut avec Balmaceda un long entretien au sujet de l'idée qu'avait manifestée celui-ci à plusieurs reprises de se livrer au gouvernement provisoire. Rien ne fut décidé cependant, et les deux personnages se retirèrent pour la nuit.

Le lendemain matin, samedi, vers huit heures, Mme Urruburu entendit un coup de fusil dans la chambre de Balmaceda. Elle avertit son mari. On enfonça la porte, et on trouva l'ex-président étendu déshabillé sur son lit, une blessure béante à la tempe, et un pistolet à la main. Il était mort. Le corps était encore chaud. M. Domingo Torro, beau-frère de Balmaceda, et M. Melchior Coriata, ministre de l'Uruguay au Chili, arrivèrent bientôt à la légation. Le gouvernement provisoire fut immédiatement informé, et l'événement fut d'abord constaté suivant les formules officielles.

La nouvelle de la mort tragique de l'ex-dictateur s'est répandue avec la rapidité de l'éclair, et à cause dans la ville de Santiago une agitation inexprimable. En un instant, les rues furent encombrées d'une foule remuante, roulant comme un rouleau, poussant des cris de joie comme si elle venait d'échapper à un grand péril. Le soir, la ville était brillamment illuminée, et ce qui restait d'âmes compatissantes se citaient tacitement Balmaceda d'avoir échappé par la mort à un sort plus redoutable.

Balmaceda, en effet, après avoir été l'homme le plus populaire du Chili, le plus populaire même de l'Amérique du sud; après avoir été l'objet d'une affection allant jusqu'à un fanatisme, était devenu dans l'espace d'une année l'objet d'une exécration universelle. Comment s'était accomplie cette conversion? Un coup d'œil rapide sur la carrière de cet homme extraordinaire l'expliquera.

José Manuel Balmaceda était âgé de cinquante et un ans, lorsqu'il vint au monde. Sa vie a été toute à l'ambition, justifiée d'ailleurs par une intelligence supérieure et par des services hors ligne, jusqu'au moment où la tête lui a tourné, et où il s'est précipité à sa perte. Fils de famille libérale, ayant reçu une brillante éducation, orateur de grand talent et plein d'idées généreuses, il avait très jeune encore acquis une grande réputation et une grande influence sur les hommes de sa génération. Envoyé au congrès, il devint bientôt le chef incontesté du parti libéral du Chili. Il fut ministre des affaires étrangères, puis élevé à la présidence par une majorité approchant de l'unanimité. Les premières années de son gouvernement ont été une période de développement moral et matériel sans précédent. Les Chiliens le considéraient comme le plus grand président qu'ils eussent jamais eu. Mais tout à coup il se fit

L'alliance franco-russe

un changement radical dans sa conduite, et dans le cours d'une année, l'idole tomba progressivement au dernier degré de la réprobation publique.

Cette chute a été l'œuvre de Balmaceda, comme avait été son élévation. Suivant la loi du Chili, le président n'est pas rééligible. Voyant arriver le terme de son mandat, Balmaceda ne put pas supporter l'idée de descendre du pouvoir, et de renoncer à poursuivre la mission qu'il avait remplie jusque là avec tant de profit pour son pays et d'honneur pour lui-même. Ce fut sa perte. Depuis que cette pensée s'est emparée de son cerveau, toute son administration n'a été qu'une série d'actes publics et de manœuvres occultes pour se perpétuer au pouvoir. L'arbitraire et le despotisme ont pris la place de la légalité et de la justice, et c'est ainsi qu'il en est venu, pour n'avoir que des créatures autour de lui, à suspendre les tribunaux, à dissoudre les congrès, et à prétendre gouverner en autocrate. On sait le reste, et voici pourquoi la mort de Balmaceda est saluée avec enthousiasme par les acclamations du peuple, et pour quoi il faut faire garder sa tombe, dans le cimetière où il a été enterré à la hâte, pour la défendre contre les outrages de l'excitation populaire.

On dit que plusieurs députés se proposent de provoquer, à la rentrée des Chambres, une politique belliqueuse en Iran et au dehors.

Ce sont d'anciens boulangistes. Les boulangistes poussaient à la guerre, quand nous étions seuls contre la triple alliance. Un contre trois! fissaient-ils, pour des Français c'est se battre à armes égales. On leur avait au nez, ils disent à présent que le nombre étant de notre côté, ce serait courtoisie d'ajouter notre revanche; et les jacobins prétendent pour achever de troubler les esprits que, la victoire de la République étant complète, nous devons reprendre ses traditions à la date de 1793.

Mais, avant de faire des folies, qu'ils se rendent bien compte de ce qui s'est passé à Cronstadt.

Le tsar n'est pas notre allié; il ne s'est engagé ni par parole, ni par écrit, à nous prêter main forte dans nos querelles. Quand on s'attendait chaque matin à voir éclater la guerre entre l'Allemagne et nous, il disait: "Je serai contre celui qui commencera." Lavez vous si tôt oublié! Il répète très haut aujourd'hui qu'il ne veut pas la guerre. Il ne se borne pas à le dire; il le prouve, car l'occasion de faire la guerre s'est offerte à lui jusqu'à trois fois depuis dix ans. Il n'est donc pas notre allié; encore une fois; il est plus que ce: il est notre ami. Il nous défendra si nous sommes attaqués; il nous aidera pas, si nous attaquons. Ce n'est pas la peine de lui demander, puisqu'il l'a dit; il n'y a pas lieu d'en douter, puisque c'est son double intérêt.

Il est bien certain qu'il y a eu, à Cronstadt, toute autre chose que de la courtoisie et de la bienveillance. Il y a même eu toute autre chose que de la cordialité. Il y a eu un très vif mouvement d'enthousiasme, et cet enthousiasme s'est produit simultanément chez le tsar et chez le peuple. Mais ne parlons que du tsar. Il avait, comme nous, besoin de se donner un allié contre la triple alliance, et ce besoin semblait d'autant plus pressant que la triple alliance, si l'on en croyait les Allemands, était devenue par suite des dispositions de l'Angleterre une quadruple alliance. Cela suffit amplement pour expliquer un rapprochement entre les deux nations; mais la grande sympathie que l'empereur nous témoigne, d'où peut elle venir? Comment s'explique-t-elle?

Croit-on qu'il nous aime parce que nous faisons, de temps à autre, la guerre au sentiment religieux? Ou parce que nous avons été, à une époque reculée, gouvernés par la Terreur? Ou parce que nous élevons une statue à Danton? Ou parce qu'on parle d'en élever une à Robespierre? Je suppose que je parle à un jacobin farouche, pour qui tous ces souvenirs sont sacrés, ou à

un jacobin résigné, qui aimerait mieux avoir une histoire moins agitée, mais qui croit d'une bonne politique d'accepter toute la Révolution en bloc: Vous représentez-vous, lui dirais-je, l'empereur de Russie, admirant, acceptant ou subissant ce passé vénérable? S'il s'est enfin abandonné à la sympathie qui l'entraînait vers nous, c'est qu'il a bien constaté que notre caractère national s'éloignait de plus en plus des doctrines anarchiques et sanguinaires; qu'elles n'avaient été, il y a cent ans, qu'un orage dans notre ciel; que nous n'avons, depuis cent ans, cessé de les maudire; que c'est pour ne pas retomber sous le joug de la Terreur que nous avons subi le despotisme de Napoléon et ses guerres incessantes, courbés la tête sous le joug de la Restauration et des émigrés et déployés autant d'énergie, en 1830, pour contraindre la Révolution, que nous avons mis de courage à la faire. Sans l'effort de la Terreur nous inspire, nous serions en république depuis cent ans.

On dit que les sympathies du monde nous reviennent. Je le crois. Méritons les de plus en plus par notre sagesse. Le meilleur moyen qu'on ait encore découvert pour se faire aimer, c'est d'être aimables. Nous le sommes. Ne permettons pas à une minorité de donner le change à l'univers sur le compte de la France. Les étrangers nous aiment mal, ce n'est pas pour nos jacobins; ce n'est pas pour nos jacobins qu'ils nous aiment.

JULES SIMON.

AGRICULTURE

LES LABOURS

Les labours sont des travaux dont le but est de retourner la terre, de la remuer et de l'ameublir.

Le portance. Les labours ont une importance capitale en agriculture. Leur exécution bonne ou négligée exerce une influence décisive sur les récoltes. On peut juger un cultivateur par les résultats qu'il obtient, mais on ne peut dire de quelqu'un qu'il est bon laboureur qu'après l'avoir vu à l'œuvre, la charrue à la main. Si les lois de productions exigent surtout des engrais, elles exigent aussi de bons labours.

Effets Généraux: a) Les labours ameublissent le sol et ouvrent des canaux où l'air, aussi indispensable à la vie des plantes qu'à celle de l'homme, trouve un passage facile. Les racines, ces charbonnières de nourriture, s'enfoncent sans effort dans une terre bien remuée et l'on sait que plus le système racinaire se développe, plus il y a de chance d'une bonne récolte. Certaines plantes, dit-on, demandent une terre ferme et bien rassise?

b) Si, à la surface, mais il faut que le dessous ait été bien défoncé, bien ameubli. Deux savants agronomes français, Tull et Duhamel, ont dit que la richesse du sol était dans la souplesse de la terre. C'est elle qui rend assimilables les éléments dont les plantes se nourrissent. Le chimiste nous fait connaître la constitution du sol et nous dit par exemple qu'il renferme de la potasse. Par les labours, on expose à l'air des matières utiles qui deviennent absorbables: la potasse qu'il y a dans tous les sols ne devient assimilable pour la plante que par l'action des agents atmosphériques. La chose est comparable à la viande crue qui renferme aussi les principes d'une bonne nourriture, ce que le laboureur fait et ce qu'il est impossible au chimiste de faire.

c) Les labours hâtent la désagrégation de certains composants du sol. Un tumbereau de schiste arrache au sol et dissémine dans la couche arable se désagrège bien vite et s'identifie à la bonne terre sous l'action des adhérents agents atmosphériques.

d) Ils augmentent le pouvoir absorbant de la couche arable, c'est à dire l'activité que celle-ci déploie pour attirer et assimiler les principes nutritifs qui sont à sa portée. Une terre bien pulvérisée prend plus d'éléments, tels que l'azote, l'ammoniacque, etc., dissous dans l'air, la rose ou les brocolis.

e) La terre bien labourée résiste mieux aux températures extrêmes;

LA VALLEE DE L'OTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA.
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . \$ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00

ment le ma-
st ouvert
mportations
e et d'Hiver
Robes de maison,
es, Cordés, Henrietta,
mine, Serge ferme,
mes, Meltons, à cotes
ur Robes avec des
de famille, Ecosiais,
Surahs, Bengalines,
ections et Foncege,
es et Pluches de
TEUX D'AUTOMNE
TEUX D'AUTOMNE
TEUX D'AUTOMNE
TEUX D'AUTOMNE
ies voir.
maïns : Nouveaux
age, Couvertes de
nappes en toile de
de Table, dessus de
e plateaux, essuie-
s d'oreillers, cotons,
couleurs et blancs,
bles, serviettes pour
nches, gris, rouges
taisic.
orment de
ET EDGANTS
ons que tous nos prix
urs de Nouvelles Mar-
agasin qui ne désem-
NS AU PUBLIC, UNE
SITE
phy & Cie.
Rue Sparks.
Il suffit de froiler légèrement les objets pour les parfumer
(La Peau, le Linge, Papier à Lettres, etc.)
L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Cassation
207, RUE SAINT-HONORE, PARIS
Se vendent dans toutes les principales Pharmacies, Papiers et Drogueries du Monde.
BOULEVARD DE PARIS AU 100, EN FACE L'ENTREE ILLUSTRE
sentez comme
vienne.
ademoiselle, ré-
e un joli geste,
as bien, encas de
!
vers son tor-
re à Silvestre
il avait annou-
ge; et il était si
redoubla sans
en faisait au-
et les matelots
sa dernière soi-
avant de pren-
e Gilbert allait
son prononça ti-
capitaine?
mon ami?
ontre le plus
capitaine de Sil-
e donnent ce
officiers des gra-
pendant Sil-
us que dire.
a, en y allant le
après avoir quit-
d'avoir au-
père de Silves-
trent bouleversé
rave, douce, qui
ose de musical,
e celle de l'eu-
:
'est moi, le pé-
on fils est un
vu qu'il marche
renant son cal-
re. Oh! sûr
rait toujours
ille, mon capi-
il fièrement.
dit gravement
nère m'en vou-
rassait pas son
rit de grands
pas osé deman-
on permission!

ARRETEZ
CETTE TOUX CHRONIQUE!
Car elle journal de l'asthme et de l'émulsion
L'EMULSION
SCOTT
AUX HYPOPHOSPHITES
de Chaux et de Mousse
QUI PEUT OPÉRER UNE GUERISON.
Supérieure à toutes les autres émulsions en
qualité régénératrice, son goût est très
agréable.
L'EMULSION SCOTT
Se vend en France chez tous les pharmaciens
Ne s'offre que dans les pharmacies.